

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 91
Number 1 *Les figures de l'écrivain et de l'écrit
dans le roman africain*

Article 16

12-1-2018

Felwine SARR (2017). Habiter le monde. Essai de politique relationne/le, Montreal, Memoire d'encrier, 60 p. ISBN 978-2-89712-519-6

Saïdou A. Barry
Université Ouaga I Pr. Joseph Ki-Zerba

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Barry, Saïdou A. (2018) "Felwine SARR (2017). Habiter le monde. Essai de politique relationne/le, Montreal, Memoire d'encrier, 60 p. ISBN 978- 2-89712-519-6," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 91: No. 1, Article 16.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol91/iss1/16>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Felwine SARR (2017). *Habiter le monde. Essai de politique relationnelle*, Montréal, Mémoire d'encrier, 60 p. ISBN 978-2-89712-519-6

L'économiste sénégalais et penseur de la modernité, Felwine Sarr, est un auteur aux multiples facettes. Dans *Afrotopia* (Philippe Rey, 2016), il articulait une pensée à contre-courant du libéralisme économique triomphant pour investiguer des chemins de traverse proposant de replacer l'Afrique dans une géographie reconfigurée du monde. Dans *Habiter le monde*, la pensée de l'auteur s'élançait hors du continent pour développer une idée où se dévoilent de nouvelles façons d'habiter le monde.

La pensée de Felwine Sarr évolue en cercles concentriques, allant du particulier, l'Afrique, et s'élargissant au général, le monde. D'ailleurs, le titre est déjà un signe de cette ouverture, car il est un emprunt au vers du poète allemand Hölderlin : « Plein de mérites, mais en poète, / l'homme habite sur cette terre ».

Dans son essai, l'auteur fait le constat que « les conditions matérielles de l'existence humaine, ainsi que la maîtrise de nos conditions de vie, se sont significativement améliorées ces derniers siècles » (9). Les progrès de la science et de la technique ont augmenté notre espérance de vie, notre confort et notre organisation sociale et politique. Et, grâce aux récents développements des technologies de communication numérique, la terre est devenue le village planétaire prophétisé par Marshall McLuhan. Pourtant, le paradoxe de cette époque qui pourrait refléter un monde parfait, où les « possibilités d'interactions et d'empathies » sont nombreuses, est qu'il y a malheureusement un grand nombre d'individus laissés en marge, exclus des dividendes du progrès car, sur une large part de l'humanité, « l'ombre [...] projette ses multiples visages et ceux-ci ont pour noms crise économique et écologique, montée des nationalismes et extrémismes religieux violents, terrorisme, production à grande échelle d'inégalités sociales [...] » (11).

Mais, au-delà des exclusions, « la qualité des relations que nous produisons entre individus, sociétés et avec le vivant qui nous accueille, demeure médiocre ». L'époque vit, d'après l'auteur, « une grave crise de la relationnalité » parce que les individus se positionnent dans un rapport de prédation, de lutte pour la domination, en somme selon une vision très darwinienne du rapport à l'autre et aux choses. Cela vaut aussi à l'échelle internationale où l'État est perçu comme un « monstre froid » qui n'a que des intérêts et où même les actes les plus abjects peuvent être légitimés au nom de la Raison d'État. De sorte que les valeurs de compassion, de solidarité et de générosité apparaissent, pour une grande part, comme désuètes.

L'auteur voit un hiatus entre les gouvernants bunkerisés dans des attitudes de repli et les populations de plus en plus enclines à la solidarité et à la réciprocité. L'heure est donc venue de réapprendre à habiter le monde dans une nouvelle économie de la relation entre humains et avec la planète qui nous abrite. « Faire *société humaine*, et plus largement construire une *société du vivant* est le défi de notre époque » (16), nous dit l'auteur. Pour ce faire, il faut élargir la notion d'altérité et cela passe pour la construction d'imaginaires nouveaux à même d'accueillir dans la communauté les étrangers, les animaux, les plantes, les ancêtres, ceux qui ne sont pas encore nés et la Terre-mère.

L'imaginaire, ici, se veut un espace de créativité par lequel l'homme se donne à voir le monde, jouant, de ce fait, sur la possibilité d'en modifier la représentation. Et, pour Sarr, parce que la culture est un espace de production de sens et de significations, c'est à travers une révolution culturelle que l'humanité pourra construire une nouvelle politique relationnelle dans le monde.

C'est d'abord la survie qui commande un tel changement de paradigme, car nous vivons dans une ère où nous avons entamé très sérieusement le capital de la planète et où nous menaçons notre écosystème : c'est l'ère de l'anthropocène, selon Paul Joseph Crutzen, prix Nobel de chimie, qui aurait débuté dès la fin du XVIII^e siècle.

Il s'agit de refonder un rapport à la nature plus soucieux de sa préservation, respectueux de ses cycles, à l'écoute de ses prodiges pour tendre à une relation apaisée et féconde pour que celle-ci cesse d'être un réservoir de ressources à piller pour devenir le lieu qui nous accueille et nous aide à vivre mieux.

Il s'agit aussi de supprimer les murs entre les individus pour permettre la libre circulation des hommes sur toute la planète. S'il est légitime de craindre qu'une partie du monde, la plus nantie, ne reçoive tous les miséreux de la Terre, il est possible de juguler ce risque, en imaginant des mécanismes de répartition équitable des richesses de la planète à tous ses habitants, et de repeupler le globe pour atteindre l'équilibre de l'écosystème.

L'auteur prospecte de nouveaux mécanismes à même de changer le visage du monde en y expurgeant la violence et en mettant le patrimoine cognitif et intellectuel dans le bien commun de l'humanité.

Cet essai de Felwine Sarr renvoie à une nouvelle utopie. Mais d'une radicalité utopique plus poussée qu'*Afrotopia*. La question qu'on est en droit de se poser est ce qu'apporte cet ouvrage face à la montée des extrémismes politiques et religieux, au repli identitaire et à la prédation des ressources du monde par les multinationales. Ce serait pourtant une

erreur de le considérer comme un simple répertoire de vœux pieux car, dans cette époque d'uniformisation et de défaite de la pensée, *Habiter le monde* rappelle qu'un autre monde est possible. Plus juste, plus humain...

Saïdou Alcény Barry

Université Ouaga I Pr. Joseph Ki-Zerbo

Felwine SARR (2017). *Ishindenshin. De mon âme à ton âme*, Montréal, Mémoire d'encrier, 68 p. ISBN 978-2-89712-516-5

Felwin Sarr est un écrivain polygraphe. Si on le connaissait romancier, nouvelliste et essayiste, avec la parution de *Ishindenshin. De mon âme à ton âme*, on le découvre auteur à multiples casquettes: dramaturge, poète, chansonnier. Cet ouvrage rassemble des textes épars, écrits dans la mobilité par ce penseur globe-trotter, entre ciel et terre, entre Kigali, Tambacounda, Abidjan et d'autres lieux non précisés.

Sur la barrière, une pièce de théâtre qui revient sur le génocide rwandais, ouvre le recueil. Bâtie sur le modèle du gacaca, ces tribunaux traditionnels du Rwanda remis à jour pour suppléer l'impéritie des juridictions modernes devant le grand nombre de personnes à juger, la pièce met en jeu deux personnages principaux: Faustin, un génocidaire hutu en prison, et Isaro, une femme tutsi qui a perdu son fils et son mari dans les massacres. Chaque vendredi, elle se rend à la prison pour faire parler Faustin et comprendre comment est mort son fils. C'est un théâtre de la parole où les mots s'entremêlent pour reconstituer la trame de la tragédie et ébaucher le futur.

Ces deux survivants essaient de renouer le fil du dialogue par-delà la barrière qui les a séparés. À travers les réponses du bourreau et les questions de la victime, se dessine l'autre visage du bourreau: ce Janus est aussi une victime. C'est un agriculteur, qui ne connaît rien d'autre que le travail de la terre. D'ailleurs, il ne connaît que le jargon rattaché à ce travail. « Ma vie, tantie, c'est les champs. Le sorgho, le maïs, les papyrus dans les marécages. Le labeur dès l'aube [...] Je ne me suis jamais occupé de politique. MRND, FPR..., je n'y comprends pas grand-chose » (13), confie-t-il. C'est d'ailleurs la machette qui lui sert à sarcler, à couper, à récolter qu'il utilisera pour massacrer les Tutsi. Extension de la technique de labour au champ de la haine. « Personne ne pouvait échapper au travail. Ceux qui refusaient de faire leur part... de travail... se faisaient tuer [...] C'était comme au champ, il fallait cultiver sa parcelle de terre » (9), dit-il encore. À travers ses paroles d'évitement qui, par d'autres mots, tentent de dire l'innommable, l'énormité qu'est le génocide, on retrouve cette banalité du mal que Hannah Arendt avait théorisée et décelée chez des nazis